

REDÉCOUVRIR LOUISA SIEFERT  
(1845-1877) :  
RICHESSSE D'UNE ŒUVRE  
DE FEMME À L'ÈRE  
DE LA MODERNITÉ

Textes réunis par Aimée BOUTIN,  
Adrianna M. PALIYENKO et Catherine WITT



PARIS  
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR  
2024

[www.honorechampion.com](http://www.honorechampion.com)

## INTRODUCTION

Libraire et bibliographe de renom, Lucien Scheler<sup>1</sup> signe en 1992 l'une des premières études approfondies sur la vie et l'œuvre de la poète lyonnaise Louisa Siefert (1845-1877)<sup>2</sup>. Il est aussi le dernier détenteur des archives de l'écrivaine avant que la prestigieuse Beinecke Library à l'université Yale ne les acquière en 2005. Son article, enrichi par la consultation de ces archives exceptionnelles, présente l'essentiel de ce que l'on sait de l'autrice et de son œuvre. Ces éléments se résument en quelques points. La carrière littéraire de Louisa Siefert au cours des années 1860 et 1870 est brève mais fulgurante. Dès son adolescence, elle fréquente les cercles intellectuels lyonnais, au sein desquels elle se lie d'amitié avec Victor de Laprade, Paul Chenavard, Joséphin Soulayr, Joseph-Benoît Guichard, Emmanuel Des Essarts et Charles Blanc. À Paris, c'est Charles Asselineau qui la présente aux plus grands écrivains de l'époque, parmi lesquels figurent Victor Hugo, Sainte-Beuve, Edgar Quinet, Jules Michelet, Louis Blanc, Théodore de Banville, Leconte de Lisle et Charles Baudelaire. Tous lui disent leur admiration. Louisa Siefert est fière de son héritage protestant et sa profonde foi religieuse la dispose au stoïcisme. En politique, elle se déclare républicaine, comme beaucoup d'autres protestants sous la Troisième République<sup>3</sup>. Enfin, elle passe la majorité de sa courte existence à lutter contre la maladie, la douleur et de sévères limitations physiques. Sa santé fragile restreint le peu de liberté dont elle jouit en tant que jeune fille de bonne famille et menace sans cesse la possibilité d'un envol littéraire.

---

<sup>1</sup> Sur l'apport de Lucien Scheler aux lettres françaises, notamment à l'étude des œuvres de Jules Vallès, Flora Tristan et Paul Éluard, voir le catalogue conçu par Antoine Coron à l'occasion d'une exposition en son hommage à la Bibliotheca Witttockiana du 15 mai au 27 juin 1987, *Scheler (Lucien)...*, Bruxelles, Bibliotheca Witttockiana, 1987.

<sup>2</sup> Lucien Scheler, « Un poète oublié, Louisa Siefert », *Bulletin du bibliophile*, n° 1, 1992, p. 162-185.

<sup>3</sup> Patrick Cabanel, *Les Protestants et la République*, Bruxelles, Éditions Complexe, 2000, p. 49-77.

Mais Louisa Siefert, qui fait de l'écriture sa raison de vivre, se montre d'une détermination à toute épreuve. Fort d'une connaissance intime de l'œuvre, Lucien Scheler conclut l'abrégé de cette vie littéraire exceptionnelle avec un appel aux philologues de tous bords :

Mon vœu le plus cher serait que, sans trop tarder, quelque critique ou dilettante, quelque amateur ou érudit, il n'importe, entreprenne le déchiffrement, en vue d'un choix, des poèmes de Louisa actuellement encore inédits, s'attache à réimprimer tout ou partie des œuvres publiées devenues introuvables et retrace l'histoire d'une vie illuminée par la beauté du verbe<sup>4</sup>.

Or le souhait qu'exprime Lucien Scheler est d'autant plus impérieux que sa conviction qu'il s'agit là d'une œuvre importante et exigeante est partagée par toute personne qui se penche d'un peu plus près sur la production de Louisa Siefert<sup>5</sup>.

Quelques avancées sont en cours. Deux éditions des œuvres poétiques ont récemment paru. Le premier, qui a vu le jour en avril 2022, consiste en une nouvelle édition du recueil le plus connu de Louisa Siefert, *Rayons perdus* (1868)<sup>6</sup>. L'autre, relatif au troisième recueil de la poète, *Les Stoïques* (1870), est une édition critique bilingue coordonnée par Adrianna Paliyenko avec des traductions de Norman Shapiro<sup>7</sup>. Le présent volume d'essais critiques consacrés à Louisa Siefert se propose de poursuivre cet effort pour rendre à la poète la place qu'elle occupait dans les milieux littéraires de son époque tout en avançant de nouvelles raisons de la faire connaître aux chercheurs, aux étudiants et à un public amateur de poésie aujourd'hui.

Appartenant à la même génération de poètes que Stéphane Mallarmé, Paul Verlaine, Judith Gautier, José-Maria de Heredia et François Coppée, l'écrivaine lyonnaise Louisa Siefert est aujourd'hui méconnue, pour ne pas dire oubliée<sup>8</sup>. Si son nom se rattache à quoi que ce soit, c'est généralement

<sup>4</sup> Lucien Scheler, « Un poète oublié », art. cité, p. 185.

<sup>5</sup> C'est aussi le point de vue de Christine Planté qui signale, à propos de Louisa Siefert, qu'« elle laisse voir dans ses quatre recueils publiés une recherche systématique et prometteuse », tout en enjoignant aux chercheurs et aux chercheuses de s'y intéresser : « Oubliée aujourd'hui, elle est certainement de celles qui méritent attention et redécouverte ». Voir l'introduction à l'ouvrage *Femmes Poètes du XIX<sup>e</sup> siècle. Une anthologie* [1998], Lyon, PUL, 2010, p. 31.

<sup>6</sup> Louisa Siefert, *Rayons perdus*, éd. Adrien Bresson et Jérémie Pinguet, Paris, L'Harmattan, « Poésie(s) », 2022.

<sup>7</sup> Paru aux Presses de Penn State University en août 2023.

<sup>8</sup> Comme le souligne Alison Finch, la critique littéraire en France a longtemps eu tendance à se détourner des œuvres d'écrivaines même renommées en leur temps, comme par exemple George Sand, dès après leur décès. Voir *Women's Writing in Nineteenth-Century France*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 2.

à son premier recueil de poésie, *Rayons perdus*, dont Arthur Rimbaud recopie un extrait, qualifiant le poème cité de «pièce très émue et fort belle» – dans une lettre du 25 août 1870 à son professeur Georges Izambard. Or ce recueil publié chez Alphonse Lemerre, l'éditeur des Parnassiens, reçoit un accueil si favorable que la première édition de 1868 est épuisée en l'espace d'un mois. Quatre autres éditions suivront. À la seconde, sortie des presses en février 1869, s'ajoutent quatre pièces et une préface de Charles Asselineau, le conseiller et, pour un temps, l'ami de cœur de la jeune poète. Le succès de Louisa Siefert, dont la poésie allie une sensibilité postromantique à un travail poussé sur le rythme, le mètre et la prosodie, lui vaut d'être invitée à contribuer à deux séries du *Parnasse contemporain*, par six poèmes en 1869 et six autres en 1876.

Louisa Siefert passe les dernières années de son adolescence à étudier l'histoire des genres poétiques et emploie des formes fixes, telles que le sonnet, le virelai, la *terza rima* et le pantoum, dans plusieurs recueils. Sa pratique de l'expérimentation formelle au niveau du vers et son adhésion au stoïcisme, inspirée par la lecture d'Épictète et de Marc-Aurèle ainsi que par l'enseignement du Pasteur Eugène Buisson<sup>9</sup>, la distinguent des femmes poètes qui l'ont précédée, notamment de Marceline Desbordes-Valmore et de Louise Ackermann, à qui elle est souvent comparée. Outre *Rayons perdus*, Louisa Siefert publie trois recueils de poésie (*L'Année républicaine* en 1869, *Les Stoïques* en 1870 et *Les Saintes Colères* en 1871), plusieurs pièces de théâtre (*Comédies romanesques* en 1872), un roman (*Méline* en 1876), des contes, des traductions et des articles de critique littéraire parus dans le *Journal de Lyon*. Elle laisse en outre de nombreux poèmes inédits et une importante correspondance également inédite, comprenant plus de 1 200 lettres, qui présentent un vif intérêt à plusieurs points de vue : littéraire, historique, politique, culturel et religieux.

Atteinte de tuberculose, Louisa Siefert meurt à Pau où elle s'est installée avec son époux Jocelyn Pène pour suivre une cure prolongée. Son mari, ancien secrétaire d'Emilio Castelar, puis fondateur du journal *L'Informateur de Pau* auquel Siefert collabore, joue un rôle capital. Il soutient sa femme dans les pires moments de sa maladie, tout comme la sœur (Clémentine Bost-Siefert), le beau-frère (Élisée Bost) et la mère de la poète (Adèle-Adrienne Siefert), qui écrira les mémoires de sa fille, *Souvenirs rassemblés par sa mère* (1881), à partir des lettres nombreuses

---

<sup>9</sup> Eugène Buisson (1804-1881) fut un pasteur libéral, membre du consistoire de Lyon. Il fit partie de la branche maternelle de la lignée, étant le neveu de Joseph-Henry Belz (1764-1851), grand-père de Louisa Siefert.